

SOCIÉTÉ SUISSE DE PSYCHANALYSE
Centre de Psychanalyse Suisse Romande
Centre de psychanalyse Raymond de Saussure



Conférence ouverte au public

Le vendredi 17 mars 2023 à 18h30 - 21h00,
Uni-Mail salle MR060
Bd du Pont D'Arve 40, 1205 Genève

HISTOIRE ET PSYCHANALYSE

18h15-18h30 Accueil

18h30- Introduction clinique

18h45-19h30- Maurizio BALSAMO

« Comment le psychanalyste pense : nécessité et fiction de l'après-coup »

19h30-20h15- Giovanni LEVI

« Comment l'historien pense »

20h15-21h Discussion

Inscription auprès du secrétariat du CPRS : cprsaussure@infomaniak.ch et sur place

Tarif : Fr. 30.- pour les membres, Fr. 50.- pour les non-membres ; étudiants : gratuit sur avec la carte d'étudiant.

Banque Migros : **IBAN CH 09 0840 1016 8823 2470 6** – bulletin de versement ci-joint.

Une attestation de participation sera délivrée : crédit de 3h pour la formation continue.



Histoire et psychanalyse

Historiens et psychanalystes ont un commun intérêt pour le passé et pour les voies à travers lesquelles il façonne notre présent et influence notre avenir. Ils partagent aussi la conviction qu'une conscience plus claire de notre histoire permet de mieux faire face aux défis de la vie. La parenté de ces deux métiers s'arrête cependant ici car historiens et psychanalystes s'adressent au passé et ont une conception du temps qui sont fort différents. Les premiers mènent une recherche minutieuse des traces que d'autres époques ont laissé derrière elles et à l'aide de toute sorte de sources essayent de reconstruire, morceau par morceau, leur monde disparu. Le passé, en somme, les historiens veulent, et sur cela ils sont unanimes, le ressusciter et le conserver. Les psychanalystes s'intéressent par contre à un passé intériorisé, qui, soit-il oublié ou perdu, résiste et insiste par sa redoutable charge affective. Ils traquent l'histoire au seul moyen des traces qu'un autre soi-même laisse dans le discours du patient avec la complicité du rêve, du souvenir et de la répétition. Ni le travail de l'historien, ni celui du psychanalyste peuvent aboutir à une représentation exhaustive de l'objet recherchée, si bien que tous deux sont tributaires, quoi qu'en diverse mesure, de l'interprétation. Celle de l'historien risque moins de trahir la vérité car elle intervient après que les différentes pièces du puzzle ont été constituées à partir de méthodes rigoureuses de validation. En psychanalyse cela n'est pas possible, car le psychanalyste est seul à bord avec son patient et tout dans leur rapport émerge à l'interprétation et à la corrélation.

Les psychanalystes et les historiens se rencontrent rarement et c'est dommage car ils auraient tout à gagner d'une confrontation plus étendue de leurs pratiques respectives. Le psychanalyste, notamment, a beaucoup à apprendre de la fréquentation de l'historien et cela aussi bien sur le plan de sa compréhension du retour du passé dans l'expérience analytique que sur celui du sens, de la nature et de l'usage des retrouvailles d'un passé oublié ou perdu dans l'économie du processus psychanalytique. Le statut de la vérité historique du matériel dégagé par l'investigation analytique et de son rôle dans le processus analytique n'a cessé en effet de faire problème. Faut-il la regarder comme un roman de la vie privée destiné à se construire et à se déconstruire sur la scène du processus analytique ? Comme la réalité événementielle d'un trauma fixé dans une mémoire dont il s'agirait de réhabiliter, à l'aide de l'affect, le circuit ? Comme une structure ensevelie dont la remise à jour par le transfert ferait apparaître les conflits infantiles du passé ? Comme la trace informe ou atomisée d'une expérience qu'il s'agirait de reconstruire, d'intégrer, de relier ? À l'arrière-plan de ces questions il y a un choix radicalement différent de perspective. Sommes-nous, aux prises avec un passé qu'il s'agit de reconstruire ou avec un reste qu'il s'agirait de retrouver pour qu'il suive enfin, à l'instar de tout souvenir, le destin de l'oubli ? Les questions que je viens de soulever ont acquis plus d'importance à l'heure où l'importance de l'histoire subit une remise en cause, qui n'épargne point le mouvement psychanalytique. Un livre à succès a proposé l'idée que nous vivons une « fin de l'histoire » et au vu de la marche irrésistible d'une société de masse qui se décline à l'échelle du monde on commence même à y croire. Nous voici placés du même coup aux antipodes de la Vienne qui, du temps de Freud, vénérât l'histoire et son rapport avec l'idée et la civilisation.



Inutile d'ajouter combien ce climat culturel avait joué dans l'acceptation, par une bourgeoisie intellectuelle riche et libre de ses mœurs, de l'idée que l'hystérie est un trouble de la mémoire, le symptôme un messenger de nos désirs infantiles refoulés et notre personnalité un précipité d'anciens objets d'amour perdus et idéalisés. Freud aimait comparer le processus analytique au travail des archéologues et sa « psychonévrose » ou sa « névrose de transfert » renvoyaient en effet aux structures d'un conflit enseveli dans les couches profondes et inconscientes de la vie psychique. Beaucoup d'eau a passé depuis sous les ponts, et l'idée d'avoir à prendre le temps nécessaire pour ressusciter le passé et à le travailler pour mieux s'en défaire répugne de plus en plus à une humanité pragmatique pressée d'aller vite et bien vers l'utile. Mais furent jamais les choses différentes ? J'en doute. Pour se permettre le luxe d'un passé, il faut pouvoir s'en donner le temps. Faute de quoi, une réaction symétrique met de plus en plus l'accent sur l'actuel via l'importance qu'elle prête à la dimension fondamentalement atemporelle qu'est celle de la cognition, de la mentalisation et de la pensée, et donc sur le fonctionnement plutôt que sur l'histoire. Une psychanalyse convertie au constructivisme épouse du même coup l'idée que le processus analytique ne se destine pas à nous libérer, à l'aide du transfert, de l'hypothèque inconsciente que l'évolution de l'individu et de l'espèce ont laissé en nous, mais vise plutôt une libre construction de l'avenir à l'aide de la relation au sens large et de ses effets sur les rapports entre appareil du langage et appareil de l'émotion. L'avantage de ce point de vue c'est de couper court à la nécessité d'apprivoiser ce par quoi le temps ne cesse de nous embrouiller. Mais qu'advient-il, alors, de cette corde qui vibre à chaque fois que le désir retentit sur la réalité et des parcours imprévisibles du rapport au temps qui s'en dégagent ? Tout un monde subjectifs placé à cheval de la course des montres, de la durée affective de nos liens et de la fixité imperturbable de l'Inconscient se dérobe sous nos pieds. Avec lui, c'est le tissu subjectif de notre vie privée et de sa résidence dans l'humain qui nous échappe. Il y a ici, me semble-t-il, un point fondamental qui distingue les thérapies dites cognitivo-psychodynamiques et la thérapie psychanalytique, un point qui passe justement par la référence à l'histoire et au temps. J'en veux pour preuve ce que j'ai entendu à l'occasion d'un débat passionnant entre Aaron Beck et Glen Gabbard. Au cours de cette aimable confrontation, le fondateur de la thérapie cognitive (et ancien psychanalyste du groupe qui avait entrepris d'étudier à Columbia les relations entre pensée, défenses et fonctionnement de la personnalité) avait déclaré avec une désinvolture troublante que jamais il avait compris, au cours de sa longue pratique de l'analyse, la nécessité de se tourner vers l'histoire et que ce n'est qu'à son corps défendant qu'il s'était lancé dans des interprétations « génétiques » sans, d'ailleurs, que ses patients en tirent le moindre bénéfice. Gabbard retorqueait que plus nous mettons l'accent sur la mentalisation et la construction, plus nous nous faisons abstraction du désir pour nous confiner au domaine du fonctionnel, pour ne pas dire du pratique en devenant des ingénieurs de la psyché et des gardiens du statut quo. Ce n'est cependant pas moins problématique de faire l'exact contraire. Comme Freud le disait déjà dans les années '20 dans une lumineuse lettre à Jones: si on oublie l'histoire et il n'y a plus que fantasme, alors toutes les psychanalyses sont pareilles. En d'autres mots : faisons abstraction de l'histoire et nous voilà consigné au dogmatisme ou au conformisme par l'impossibilité d'un quelconque contradictoire.



Dans le prolongement de ces considérations, on peut se demander si le domaine de la recherche biographique n'offre pas un terrain électif pour cerner les relations entre la démarche de l'histoire et celle de la psychanalyse. L'amitié fidèle qu'a lié Sigmund Freud et Stephan Zweig malgré des profondes différences de mœurs et de caractère nous encourage à penser qu'il y a là un exemple de cette affinité qui n'est pas une dont nous sommes en quête. Le processus psychanalytique pourrait en effet se voir comme le travail d'une autobiographie qui nous convoque à cerner, par un patient travail de déconstruction, et à l'aide de l'Erinnerung et de la Wiederholung, la qualité exquise et le point d'orgue qui régit l'histoire personnelle d'un être humain donnée. Mais voilà que les différences réapparaissent : il faut bien admettre que Stephan Zweig était très bien documenté mais aussi que ses biographies sont si captivantes grâce à ses dons de romancier. Lequel des deux était l'ami de Freud ? Peut-être celui qui savait équilibrer la pesée de la source objectivable et l'invention créative de l'interprétation. L'historien, lui cherche la réalité objective d'un passé qu'il servira ensuite à notre plaisir de connaissance ou à notre besoin de repères avec un art de rendre l'histoire plaisante qu'il ne nous fera pas croire de ne pas estimer. Le psychanalyste s'intéresse par contre au réel de cette même histoire, et donc à ce qu'y actionne, par sa charge pulsionnelle déroutante, un besoin de défense, puis une rencontre bouleversante et enfin une parade qui se transforme en une impasse. Mus par un même souci de l'origine, le psychanalyste et l'historien sondent donc tous deux le temps, et son abîme, l'un pour le reconstruire la réalité du cours du monde, l'autre pour démasquer le réel qui nous guette au détour de notre rapport à l'absence, au désir et au rêve. Ce réel insiste et nous travaille par une menace ancestrale qui fige notre relation à notre propre histoire. Comment s'y prendre pour apprivoiser ce hôte tapi dans l'ombre du temps d'une analyse et la paranoïa qu'il organise autour de notre image des origines, ça c'est vraiment l'affaire du psychanalyste.

Pour aller plus loin dans cette réflexion nous avons invité deux hôtes d'exception à débattre le thème que je viens rapidement d'esquisser. Maurizio Balsamo, est l'un des esprits plus vifs et inspirés de la psychanalyse italienne. Giovanni Levi, et l'un des plus grands historiens italiens contemporains. Après une brève introduction clinique, nos deux conférenciers, qui se connaissent depuis longtemps, débattront de comment chacun d'eux pense l'histoire. En les écoutant nous aurons l'occasion de questionner les récits de vie de nos patients, les voix et les visages du passé que cela réveille en nous et les voies à travers lesquelles ce dialogue permet au processus psychanalytique de se servir de l'histoire pour mieux habiter le présent et liquider le tribut névrotique que notre Moi paie à son passé.

SOCIETE SUISSE DE PSYCHANALYSE
Centre de Psychanalyse Suisse Romande
Centre de psychanalyse Raymond de Saussure



Présentation

Maurizio Balsamo

Maurizio Balsamo est psychiatre, psychanalyste membre formateur de la Société Psychanalytique Italienne. Après avoir obtenu un *PHD* en Psychopathologie Psychanalytique à l'Université Paris VIII où il a été, entre 2005 et 2020, Maître de conférences-Directeur de recherche à l'Université Paris / Diderot. Ancien secrétaire du Centre Psychanalytique de Rome et Vice-président de l'Association Internationale d'Histoire de la Psychanalyse il a été rédacteur en chef de la revue interdisciplinaire *Psiche* et dirige la collection "*Le vie della psicoanalisi*" (Franco Angeli). Il a fondé avec d'autres collègues l'association de recherche psychanalytique *Clinamen*. Parmi ses derniers ouvrages rappelons : *André Green*, Feltrinelli, Milano (2019), *Ascoltare il presente*, Mimesis, Milano (2019), *L'autobiografia psicotica*, FrancoAngeli, Milano (2015), *Momenti psicotici nella cura*, FrancoAngeli, Milano (2014), *Libere associazioni ?*, FrancoAngeli, Milano (2011), *Psychanalyse et subjectivité*, Ed. Campagne première, Paris (2010), *Forme dell'après-coup*, FrancoAngeli, Milano(2009), *Psiche e Storia*, FrancoAngeli, Milano(2009).

Giovanni Levi

Giovanni Levi est professeur émérite de l'Université Ca- Foscari de Venise. Historien spécialiste de l'époque moderne il est l'un des fondateurs du mouvement de la « Microhistoire » et dirige des nombreuses revues et collections spécialisées. Parmi ses principaux ouvrages traduits en français, rappelons « Le pouvoir au village, histoire d'un exorciste au Piémont du XVII siècle » (Gallimard, Paris, 1989) qui est le plus connu et, en collaboration avec Jean-Claude Schmitt, « Histoire des jeunes en Occident » (Paris Seuil, 1996). Son dernier ouvrage est *Microhistorias* édité en 2019. Il a enseigné en Europe, aux États Unis et en Amérique Latine et collabore avec plusieurs revues, notamment psychanalytiques (*Psyché*, *Penser/Rêver*).